

863

Cap sur la Paix

« Le Sûtra du Lotus lui-même ne change pas, mais, au fur et à mesure que votre croyance en la Loi qu'il enseigne deviendra forte, vous gagnerez en vitalité et les bienfaits que vous recevrez se multiplieront. »

Nichiren Daishonin (L&T III, 222)

Approche bouddhique Sur le chemin de son maître

Avancer sur la route ouverte par nos prédécesseurs

©Xyno-Stock



Au cœur du Sûtra

Revenir
au point de départ

p. 7

Témoignages

Premiers pas
dans la pratique

p. 8

Le mot de

Fabrice Oliya

S'engager
avec sérieux

p. 2

Le mot de

Fabrice Oliya

Responsable des jeunes hommes
du mouvement Soka



S'engager avec sérieux

La jeunesse et la vie de notre maître bouddhique, nous lèguent à nous et aux générations futures l'illustration magnifique de ce qu'est un véritable disciple.

Son cœur, son enseignement, ses actions ont un profond écho dans nos vies, réveillent l'espoir, la flamme du courage et de la confiance.

Combien de fois avons nous été encouragés directement à la lecture d'un texte, un essai ou un livre, à la réception d'un cadeau, d'un gâteau ou d'un message.

Plus les années passent, plus ce chiffre augmente. Il est depuis longtemps complètement inestimable.

« En tant que troisième président de la Soka Gakkai, j'ai concrétisé les idées et les vœux auxquels tenait mon maître bouddhique et deuxième président.

Ma victoire en tant que troisième président était essentielle pour assurer la transmission correcte au monde et aux générations futures de la grandeur de nos premier et deuxième présidents. »¹

Dans un message récent adressé aux participants d'une réunion à laquelle il ne participerait pas, il explique :

« La véritable victoire de notre cause ne pourra se manifester que si les disciples s'engagent avec sérieux, s'unissent dans leurs objectifs, prient et agissent sans ménager leur vie.

Tel est l'esprit des disciples qui héritent du cœur du Sûtra du Lotus. C'est pour cette raison que j'ai décidé de ne pas venir aujourd'hui. »

Les époques se suivent et se ressemblent. Une nouvelle génération de disciples apparaît, agissant de son propre gré, avec dans le cœur, encore et toujours, le serment d'accomplir le même rêve.

Les cours d'été des jeunes gens approchent. Une occasion inestimable d'approfondir et de renforcer notre promesse, d'ouvrir la voie de l'espoir et de la victoire éclatante! ■

1. D&E-avril 2010, 36.

Approche bouddhique

1. D&E-déc 2007, 98.

2. D&E-juillet août 2010.

3. D&E-octobre 2006, 40.

4. D&E-nov 2007

Sur le chemin de...

Le 24 août prochain marque le 63^e anniversaire des débuts de pratique du bouddhisme de Nichiren Daishonin par Daisaku Ikeda. *Cap sur la Paix* revient sur l'esprit de la relation de maître et disciple au travers des premiers pas de Daisaku Ikeda avec son maître, Josei Toda, et le bouddhisme de Nichiren Daishonin. C'est l'occasion d'approfondir de nouveau le sens de la relation de maître et disciple : comment créer et vivre cette relation tout au long de sa vie ?

Le futur troisième président de la Soka Gakkai commence à pratiquer le bouddhisme de Nichiren, le 24 août 1947, à l'âge de dix-neuf ans, invité par ses amis à participer à une réunion de discussion sur la « philosophie de la vie ».

Dans sa recherche personnelle et spirituelle, le jeune Daisaku Ikeda recherche « *un chemin et une personne que je pourrais considérer comme un maître dans la vie* ». Ce soir-là, M. Toda répond clairement à la question « *quelle est la façon correcte de vivre ?* ». Pendant la guerre, il s'est opposé au gouvernement militariste et a passé deux ans en prison, en luttant pour ses opinions. Ses paroles sont le reflet d'un engagement profond. Elles incarnent une philosophie particulière et des qualités humaines.¹

Le jeune Daisaku, dans sa quête, a un critère indiscutable pour évaluer les dirigeants de la société : « *Mon unique préoccupation était de savoir s'ils s'étaient opposés au militarisme ou pas. Et là, devant moi, se trouvait un maître en qui je pouvais avoir confiance et à qui je pouvais consacrer ma vie sans regret. J'ai su intuitivement que j'avais rencontré cet arbre d'une grandeur admirable, que j'avais longtemps cherché.* »² À l'époque, la société japonaise souffre encore des conséquences de la défaite de la Seconde Guerre mondiale. C'est une époque sombre, à l'image des dernières heures avant l'aurore.

Pendant la guerre, le président fondateur de la Soka Gakkai, Tsunesaburo Makiguchi, a lui aussi été incarcéré pour avoir refusé d'accepter les ordres des autorités militaristes japonaises. Il est décédé en prison, un an et quatre mois plus tard, fidèle à ses convictions. Le jour de son décès, le 18 novembre 1944, coïncide également avec le jour anniversaire de la fondation de la Soka Gakkai en 1930. Son fidèle disciple, Josei Toda, le suit en prison où il reste deux années entières. Son engagement, dévoué à s'acquitter de sa dette de reconnaissance envers son maître, est sans pareil. Lors de sa libération, il s'engage à protéger la Loi merveilleuse et à la faire largement connaître, et à reconstruire le mouvement avec le vœu « *de transmettre la philosophie bouddhique pour le bonheur des autres, la prospérité de la société, la protection du caractère sacré de la vie, et l'établissement d'un monde bienveillant et en paix* ». ³

Devenir disciple et successeur

Le jeune Daisaku s'entraîne aux côtés de Josei Toda, lui apportant un soutien loyal et une confiance sans faille pendant les dix dernières années de sa vie.

Au moment de la faillite de l'entreprise de M. Toda, il continue de travailler sans être payé durant plusieurs mois. Il passe l'hiver sans manteau et sans pouvoir s'acheter une nouvelle paire de chaussures. De nombreux aînés, qui ont été tant soutenus par Josei Toda, le laissent tomber lorsque ses affaires commencent à sombrer, allant parfois jusqu'à l'insulter et à le dénigrer. Le jeune Ikeda raconte : « *J'étais hors de moi ! Avaient-ils donc oublié tout ce que M. Toda avait fait pour eux ? Où était passé leur engagement pour kosen-rufu ? N'avaient-ils pas compris que protéger notre maître revenait à protéger la Soka Gakkai et le noble courant de kosen-rufu ?* » La détermination et l'engagement du jeune Daisaku est un exemple de comportement pour la jeunesse : « *Quand les jeunes se mettent en tête de faire quelque chose, ils foncent. Le cœur ardent et plein d'espoir, ils se jettent dans leurs nouveaux projets, ouvrant ainsi la*

son maître

voie d'un avenir prometteur. Quand les affaires de mon maître Josei Toda étaient au plus bas, il me dit : " Pour kosen-rufu, Daisaku, montrons ce que cela signifie de vivre avec courage et détermination. " »⁴

Au cœur de ces défis, il agit inlassablement et il réussit à faire en sorte que les dettes de M. Toda soient remboursées : « J'ai remporté tous les défis, et j'ai ouvert la voie pour la nomination de M. Toda en tant que deuxième président de la Soka Gakkai, en mai 1951.

Protéger notre mouvement et se consacrer à la voie bouddhique de maître et disciple orientent notre vie de bienfaits illimités et éternels. » C'est au cœur de l'hiver de la vie et de ses difficultés que le disciple peut comprendre l'ampleur et la compassion du maître. Peu importe la force de cet « hiver », celui-ci devient l'entraînement par lequel une personne apprend à révéler tout son potentiel au moment crucial, comme un bourgeon robuste et plein d'espoir annonçant le printemps de la victoire.

Ainsi, c'est avec une reconnaissance infinie que Daisaku Ikeda évoque constamment son maître : « Ce jour-là (le 22 décembre 1955), quelques mois avant de prendre la tête de la campagne d'Osaka, ai passé la moitié de la journée avec Sensei... Il m'a dit : "Daisaku, vivre implique de souffrir. Mais par la souffrance nous pouvons comprendre la foi et devenir une personne de valeur." J'avais à l'époque vingt-sept ans. En persévérant à travers d'innombrables souffrances et épreuves, j'ai consacré toute ma jeunesse à ce maître remarquable qui a fait de moi la personne que je suis aujourd'hui. » Plus loin encore : « Dans ces dernières années, à partir du moment où il eut un malaise dans l'ancien centre de la Soka Gakkai (en février 1954), M. Toda continua à diriger kosen-rufu tout en menant un rude combat contre les forces démoniaques de la maladie. Il me garda constamment à ses côtés jusqu'aux tous derniers instants. Lorsque j'étais absent, il chargeait quelqu'un d'aller me chercher. La nuit, parfois, je me précipitais à ses côtés. Quelquefois, je restais avec lui jusqu'au matin, sans pouvoir trouver le sommeil. Notre lien de maître et disciple était vraiment magnifique, transcendant vie et mort. »⁵

Le véritable sens de la relation de maître et disciple

En bouddhisme, maître et disciple avancent ensemble avec le cœur à l'unisson. Le chemin de kosen-rufu est une œuvre commune, il n'est pas l'œuvre d'une seule personne. Chacun y contribue en faisant s'épanouir pleinement sa propre personnalité, tout en construisant un bonheur indestructible à travers les joies et les difficultés de la vie. Il ne s'agit pas de ressembler au maître, mais de partager son axe de vie et de s'entraîner à devenir une personne rayonnante d'humanité, « un être humain d'excellente qualité », comme le disait M. Toda.

En Occident, la notion de maître et disciple n'est pas très commune à notre culture. On la connaît plus naturellement dans le monde artistique, philosophique et sportif. Les personnes se réclamant de tel ou tel maître cherchent à faire perdurer leur esprit à travers ce qu'ils créent, ou à travers les performances qu'ils accomplissent, et d'ouvrir de nouvelles voies qui inspireront à leur tour d'autres personnes. Alors pourquoi ne pas choisir un « maître de vie » qui nous montrerait, par son parcours et son humanité, comment persévérer à notre tour dans n'importe quelle épreuve de notre vie ? « La relation de maître et disciple se trouve au cœur du bouddhisme de Nichiren. L'important est de savoir si l'esprit de maître et disciple, – le désir de faire des efforts avec le même engagement que notre maître – coule en nous, quelles que soient les difficultés que nous puissions rencontrer. Si l'on évite l'entraînement – c'est-à-dire d'accepter des responsabilités et des défis pour kosen-rufu –

on ne peut pas véritablement partager le même esprit que le maître. »⁶

Il n'y a pas de disciple qui aurait au départ plus de dispositions ou de capacités qu'un autre. L'entraînement se construit pas à pas, par le désir de contribuer au bonheur de nos amis et des pratiquants de notre région ou pays. Il n'est pas besoin de rappeler que le maître bouddhique n'est pas une personne qui instaure un lien de dépendance ou d'assujettissement à son grand savoir ou encore moins à sa personne. Le maître est celui qui, par sa vie, montre constamment le potentiel infini de la vie d'une seule personne ordinaire. Il aspire à ce que ses disciples le dépassent. Si, parfois, on doute de nos capacités ou que l'on souffre de ne pas se sentir à la hauteur pour continuer son œuvre, c'est l'occasion de rechercher la confiance illimitée qu'il nourrit à l'égard de tous ses disciples : « Après moi, ces jeunes gens, mes disciples, me dépasseront, et obtiendront des résultats plus grands que ceux que j'ai obtenus moi-même. Tel est leur potentiel, telle est leur mission. »⁷

« "Ce qui importe le plus chez une personne ce sont ses principes et ses actions" – telle était la conclusion de M. Toda. Vous, jeunes gens du mouvement Soka qui croyez en la philosophie suprême de la dignité de la vie, avez pour rôle de faire connaître l'enseignement bouddhique pour établir la paix au XXI^e siècle. Chacun d'entre vous a la responsabilité de tenir haut la bannière de la victoire et de la paix, là où vous vous trouvez maintenant, où que vous soyez dans le monde. »⁸ ■

Ph. CHEHERE



Premiers pas dans le monde de la croyance.

© Haveseen-Stock

5. D&E-juin 2007, 41-42.

6. D&E-déc 2007, 41-42.

7. D&E-octobre 2006, 119.

8. D&E-juillet août 2010, 120.

Un nouveau départ pour l'Europe

des épisodes précédents

Résumé

Durant leur visite au musée du Louvre à Paris, Shin'ichi nous enseigne que l'art peut être une manifestation de l'humanisme et contribuer à la paix mondiale. Ils se rendent maintenant à Versailles pour visiter le château.

SHIN'ICHI et ses compagnons contemplaient d'un regard admiratif le magnifique château, pour lequel aucun luxe n'avait été épargné : murs de marbre ; colonnes et lambris somptueusement garnis d'or ; plafonds décorés de fresques exécutées par les plus grands maîtres ; lustres à l'ornementation éblouissante.

Le bâtiment, long d'environ 550 mètres, pouvait accueillir jusqu'à dix mille personnes. Sous le règne de Louis XIV, des concerts, des opéras, des banquets animaient presque chaque nuit la vie du palais. Les vastes jardins contenaient d'innombrables fontaines et bassins alimentés par l'eau de la Seine. Un grand nombre de magnifiques statues, œuvres des grands sculpteurs de l'époque, agrémentaient le parc. Aux yeux d'un observateur de passage, cela devait ressembler au paradis sur terre.

L'entretien de cette extravagance de la cour, toutefois, exigeait d'énormes sommes d'argent. Et c'étaient les gens du peuple qui en supportaient le poids, en payant des impôts écrasants qui les plongeaient dans la pauvreté et la misère.

Méprisant le peuple qui mourait de faim, le roi et sa cour vivaient dans l'abondance et le confort, se livrant à la satisfaction de leur moindre caprice.

À la longue, cependant, la colère du peuple commença à bouillir, telle de la lave en fusion. Elle devait finir par exploser avec la Révolution française, quelque soixante-dix ans après la mort de Louis XIV.

« Il n'est pas étonnant, dit Shin'ichi avec gravité, qu'une révolution éclate lorsque les hommes au pouvoir traitent le peuple avec mépris et une totale indifférence, alors qu'ils vivent eux-mêmes dans une telle débauche de confort et de luxe. Et, pour tout arranger, Louis XIV a révoqué l'Édit de Nantes qui garantissait aux protestants la liberté de culte, et leur a ordonné de se convertir au catholicisme. »

L'Édit de Nantes avait été promulgué par Henri IV en 1598, dans la ville de Nantes, située à l'embouchure de la Loire. Il mettait fin à un long et violent conflit religieux entre l'Église catholique, alors indissolublement liée à la monarchie française, et les protestants, qu'en France on surnommait les huguenots.

« Les hommes enivrés de pouvoir, continua Shin'ichi, se croient capables de tout faire ou obtenir par le recours à la force brutale, à la puissance de l'autorité ou de l'argent. Mais ils ne réussiront jamais à soumettre à leur volonté le cœur et l'esprit des personnes animées d'une croyance invincible. Pour celles-ci, même les persécutions les plus cruelles et les plus inhumaines alimentent la flamme de leur

conviction. C'est là le signe d'une foi authentique. Ceux qui laissent le pouvoir leur monter à la tête perdent la faculté d'apprécier la noblesse et la force de l'esprit humain. Ils méprisent le peuple et le regardent de haut. C'est pour cela, en réalité, que de tels dirigeants, ainsi que leurs régimes, finissent par s'effondrer. Notre mouvement, en revanche, s'attache à faire jaillir de l'esprit humain sa pleine puissance, créant ainsi un âge où régnera l'humanisme. »

Shin'ichi flâna dans les jardins de Versailles, puis s'assit sur une marche de pierre. Tout en contemplant le paysage qui s'étendait devant lui, il se mit à réfléchir à l'édification du Grand Sanctuaire (le *Sho-Hondo*), projet que la Soka Gakkai avait prévu de réaliser dès l'achèvement des travaux du grand hall de réception.

L'édification du château de Versailles avait cruellement coûté au peuple. Mais les projets de construction de la Soka Gakkai verraient le jour grâce à la sincérité et à la joie authentique des croyants. Ces édifices ne seraient pas destinés à un roi, ni à des nobles ou à une élite de prêtres. Ils seraient consacrés au bouddhisme, et les gens du monde entier pourraient goûter le plaisir de les visiter. Leur achèvement symboliserait la victoire de l'esprit humain et marquerait l'avènement d'une ère glorieuse des personnes ordinaires. Shin'ichi se sentait gagné par une vive émotion à la pensée que la Soka Gakkai avait pour noble mission de tourner une nouvelle page de l'histoire de l'humanité.

De retour à Paris, le groupe ramassa des cailloux sur les bords de la Seine, afin de les incruster dans les fondations du grand hall de réception.

« L'objectif de kosen-rufu est que les gens deviennent de bons citoyens là où ils sont et participent pleinement à la société tout en réalisant leur bonheur personnel et la paix dans leur propre vie »

La journée avait été encore extrêmement chargée et épuisante, mais, malgré le peu de temps dont ils disposaient, ils avaient réussi à visiter le musée du Louvre et admirer les œuvres des grands maîtres. Cela seul suffisait à pleinement contenter le cœur de Shin'ichi.

Extrait du roman *La Révolution humaine*, *La Nouvelle Révolution humaine* paraît sous forme de feuilleton dans le *Seikyo Shimbun* (quotidien de la Soka Gakkai au Japon). Daisaku Ikeda, sous les traits de Shin'ichi Yamamoto, y retrace l'histoire de la Soka Gakkai à partir du 2 octobre 1960, date où il s'envole pour la première fois à l'étranger en tant que nouveau président du mouvement. Par ce récit, il désire transmettre l'esprit de son maître bouddhique, Josei Toda, en racontant le combat que lui-même a mené en tant que disciple.

De retour à leur hôtel ce soir-là, Eiji Kawasaki passa voir Shin'ichi dans sa chambre. « Vous devez être fatigué, Sensei, dit-il. Voulez-vous que je vous fasse une injection de vitamines ?

— Non, merci, ça ira, refusa poliment Shin'ichi. Vos piqûres font vraiment trop mal ! »

Kawasaki se gratta la tête, et soudain tous deux éclatèrent de rire.

Ce soir-là, Shin'ichi veilla tard, afin d'écrire une pile de cartes postales pour les pratiquants restés au Japon. Le lendemain, 13 octobre, le groupe quitta Paris et s'envola à onze heures trente à destination de Londres. (...)

Shin'ichi se montrait extrêmement prudent, quand il s'agissait de créer de nouvelles structures au sein du mouvement. Une organisation était certes indispensable si l'on voulait qu'encouragements et directives puissent atteindre directement chaque pratiquant. Mais il était aussi essentiel de prendre en compte la situation de chaque pays. Plus important encore était de savoir s'il y avait quelqu'un, dans le pays en question, qui convienne pour assumer le rôle central.

Particulièrement en Europe, où la société était imprégnée de la culture chrétienne, le responsable de toute organisation locale de la Soka Gakkai devait posséder une bonne connaissance de cette culture et veiller à ne pas provoquer de frictions inutiles.

L'objectif de *kosen-rufu* est que les gens deviennent de bons citoyens là où ils sont et participent pleinement à la société, tout en réalisant leur bonheur personnel et la paix dans leur propre vie. C'est pourquoi Shin'ichi prêtait une si grande attention à la société dans laquelle les croyants vivaient et pratiquaient. En outre, il se préoccupait plus que quiconque de la meilleure manière de les protéger. Cela l'incitait à apporter un soin extrême à la création de toute nouvelle organisation locale.

Les responsables qui l'accompagnaient approuvèrent sa proposition et décidèrent de nommer, pour commencer, des personnes chargées de la liaison avec chaque pays ou grande communauté urbaine. Pour l'Allemagne, ils convinrent de demander à la femme d'origine japonaise qui les avait accueillis à l'aéroport d'être leur contact. En ce qui concernait Paris, ils s'adresseraient à la danseuse de ballet que Shin'ichi avait rencontrée. Quant à Londres, ils proposeraient à Shizuko Grant d'assurer la liaison avec les pratiquants. Si les personnes choisies acceptaient d'assumer ces responsabilités, elles seraient alors officiellement nommées.

Une fois qu'un plan provisoire eut été établi pour chaque pays, Shin'ichi se tourna vers Eiji Kawasaki.

« Au fait, M. Kawasaki, j'envisageais de vous confier le centre de liaison pour toute l'Europe, annonça-t-il. Qu'en dites-vous ?

Un court instant, Eiji Kawasaki parut quelque peu tendu. Puis il prit une profonde inspiration et répondit avec enthousiasme :

— Très bien, j'accepte !

— Parfait ! L'Europe est maintenant en de bonnes mains ! Ce jour marque un nouveau départ pour l'Europe, et pour vous aussi, M. Kawasaki. »

Une pensée, tout à coup, frappa l'esprit de ce dernier : en y réfléchissant, il comprenait maintenant que ce devait être pour cette raison que le président Yamamoto s'était entretenu avec lui à plusieurs reprises, lui prodiguant patiemment encouragements et orientations dans la croyance, à lui qui, au début, s'y connaissait si peu. Une foule de souvenirs affluèrent à sa mémoire, souvenirs de tous les moments passés avec Shin'ichi depuis leur première rencontre deux ans auparavant. Tout au long de leur voyage en Europe, ce dernier avait de même profité de chaque minute de son temps libre pour converser avec lui et avait saisi toutes les

occasions pour lui inculquer les qualités indispensables à un responsable bouddhiste.

Profondément conscient à présent de sa mission de réaliser *kosen-rufu* en Europe, Kawasaki se fit, en son for intérieur, un serment : « Le moment est venu pour moi de me dresser seul. Il faut que je me montre digne des grands espoirs et des attentes de Sensei. Je vais devenir un excellent médecin de la croyance ! » (...)

« Kosen-rufu est comme une tapisserie représentant la victoire de l'humanité, une tapisserie qui se déroulerait progressivement et serait tissée avec passion et sagesse par ceux qui se sont éveillés à leur mission de réaliser la paix et le bonheur pour toute l'humanité »

Le lendemain matin, Shin'ichi quitta l'hôtel de bonne heure, afin de s'atteler à un certain nombre de tâches qu'il devait accomplir à l'occasion de son séjour en Espagne. Son avion pour la Suisse décollerait à dix heures trente, aussi devait-il avoir tout terminé aux premières heures de la matinée.

Assis à ses côtés dans le taxi qui les conduisait à travers la ville, Eiji Kawasaki demanda : « Maintenant que j'ai été nommé responsable de la liaison pour l'Europe, que dois-je faire ? Et comment procéder ? »

Eiji Kawasaki était certes animé d'une ferme détermination, mais, depuis plusieurs jours, c'était avec une certaine inquiétude qu'il réfléchissait à sa nouvelle responsabilité, incertain de ce que l'on attendait de lui exactement.

Shin'ichi demeura silencieux pendant un moment. Il comprenait parfaitement le sentiment que devait éprouver Kawasaki, et il aurait pu lui prodiguer toutes sortes de conseils. Mais, au lieu de lui indiquer une ligne de conduite particulière à suivre, il lui dit : « M. Kawasaki, il est très difficile d'être un pionnier. Il faut penser à tout vous-même et ensuite tout réaliser par vous-même. Vous n'avez personne sur qui compter ou vers qui vous tourner. Mais c'est justement cela qui rend la tâche si gratifiante et les bienfaits que l'on en retire si grands. »

Shin'ichi savait que si Kawasaki devait, plus tard, devenir le leader du mouvement en Europe au plein sens du terme, il lui faudrait élaborer sa propre vision de l'avenir, déterminer les actions nécessaires à sa réalisation et se lancer résolument dans l'entreprise pour concrètement parvenir au but fixé. Autrement dit, Shin'ichi désirait encourager son esprit d'initiative et d'indépendance en tant que responsable.

Kosen-rufu est comme une tapisserie représentant la victoire de l'humanité, une tapisserie qui se déroulerait progressivement et serait tissée avec passion et sagesse par ceux qui se sont éveillés à leur mission de réaliser la paix et le bonheur pour toute l'humanité.

Afin d'approfondir et développer nos capacités et d'apprendre la manière correcte de pratiquer, nous devons naturellement posséder un ardent esprit de recherche et avoir suffisamment d'humilité pour demander conseils et orientations dans la croyance. Il va également sans dire que, dans la conduite des activités, il est important de discuter et d'arriver à un consensus. Toutefois, le fondement de toute activité menée pour *kosen-rufu* repose en toutes circonstances sur l'engagement pris par chaque individu selon sa motivation intérieure.

Shin'ichi avait toujours pensé que les actions et mesures concrètes prises dans le dessein de réaliser *kosen-rufu* devaient découler de la sagesse et des idées nées de cet engagement, et d'un sentiment personnel de responsabilité.

S'apercevant que Kawasaki ne paraissait pas totalement convaincu, Shin'ichi ajouta : « La première chose à faire est d'adresser au Gohonzon des prières ferventes. Puis, tout en encourageant les pratiquants existants, réfléchissez à ce que vous devez faire ensuite. Ce n'est pas la peine de vous tourmenter autant. Dorénavant, les croyants du Japon vont voyager dans tous les coins du globe. Nous compterons bientôt cinquante ou soixante familles pratiquantes en Europe, j'en suis convaincu. » (...)

Une discussion animée sur la religion s'ensuivit. La mission de la Soka Gakkai consiste à contribuer à faire du XXI^e siècle une ère de paix pour l'humanité tout entière.

« Refuser de discuter avec les croyants d'autres religions, parce que nous ne partageons pas les mêmes croyances, est une preuve de lâcheté. »

Pour maintenir le cap dans cette direction, Shin'ichi, le regard fixé sur l'avenir, voulait insuffler aux jeunes l'esprit fondamental d'un véritable bouddhiste.

Shoichi Tanida, responsable des jeunes hommes, fit remarquer :

« Étant donné la situation à l'époque de Nichiren Daishonin, je comprends qu'il ait adopté la méthode de shakubuku – de "réfuter l'erroné pour révéler le véritable". Dans ce cas, est-il possible de conclure que cette méthode de propagation puisse ne plus s'avérer nécessaire, en fonction de l'époque et des circonstances ?

— Non, c'est inexact, commença Shin'ichi. L'esprit sublime de shakubuku — de propager l'enseignement correct pour le bonheur de l'humanité — sera toujours valable. Aujourd'hui même, nous créons au Japon une immense vague de propagation, et les pratiquants déploient tous leurs efforts pour faire connaître le bouddhisme de Nichiren Daishonin. Il est tout à fait normal qu'ils rectifient les enseignements erronés lorsque cela se révèle nécessaire.

« Depuis la fin de la guerre, en particulier, beaucoup de religions nouvelles sont apparues sur la scène du Japon. De nombreuses personnes y ont adhéré sans vraiment comprendre leurs enseignements et ont fini par devenir très malheureuses.

Pour cette seule raison, il est important d'apprendre aux gens qu'il existe une distinction très nette entre les religions positives et celles qui sont nuisibles, et de cultiver en eux la capacité de juger et d'évaluer les religions par eux-mêmes.

« Cela dit, il est inévitable que la méthode de propagation utilisée varie selon le lieu et l'époque. Ainsi, Nichiren Daishonin déclara que dans les pays comme le Japon de son temps, où le bouddhisme s'était largement répandu mais où un grand nombre de personnes aux conceptions perverses calomniaient la Loi et s'efforçaient de la détruire, shakubuku devait être la principale méthode employée. Mais, dans un pays où le bouddhisme a récemment été introduit, la méthode appelée shoju devrait être la méthode principale. Shoju signifie reconnaître les différences existant entre les diverses croyances religieuses, et, à partir de là, œuvrer pour progressivement amener les autres à la Loi correcte.

— Cela veut-il dire que notre attitude envers les autres religions sera naturellement différente, selon qu'elles sont au Japon ou dans les autres pays ? », s'enquit Tanida.

Shin'ichi approuva d'un signe de tête.

Le responsable de la jeunesse demanda alors :

« Dans ce cas, quelle approche la Soka Gakkai devrait-elle avoir en Europe et ailleurs, envers le christianisme et les autres religions ?

— Le plus important, répondit Shin'ichi, est d'engager le dialogue. Refuser de discuter avec les croyants d'autres religions, parce que nous ne partageons pas les mêmes croyances, est une preuve de lâcheté. Bien que leurs croyances et leurs dogmes soient différents des nôtres, s'ils ont une sincère conviction religieuse, ils aspirent à la paix mondiale et se préoccupent sérieusement du bonheur de l'humanité. Cet esprit rejoint, sur de nombreux points, le bouddhisme. Notre devoir est de faire jaillir la bonté inhérente du cœur des hommes et, en nous appuyant sur nos intérêts communs en tant qu'êtres humains, d'œuvrer ensemble, dans la mesure de nos moyens respectifs, à la paix et au bonheur. »

Les jeunes gens écoutaient attentivement, désireux de ne rien perdre des paroles de Shin'ichi. « D'un certain point de vue, il est certes vrai que l'histoire de l'humanité est jalonnée de guerres de religion, poursuivit Shin'ichi. C'est précisément pour cette raison que le dialogue entre membres de différents groupes religieux est nécessaire à l'instauration d'une ère nouvelle de paix. Et ce sera particulièrement crucial à l'avenir. Il nous faut engager le dialogue entre le bouddhisme et le christianisme, entre le bouddhisme et le judaïsme, et entre le bouddhisme et l'islam. Même si nos points de vue diffèrent, nous partageons tous les mêmes idéaux de paix et de bonheur. Autrement dit, nous sommes tous des êtres humains. Et cette humanité qui nous est commune est la clé qui permettra d'unir le genre humain. Au lieu de se faire la guerre, je crois que les religions devraient rivaliser entre elles pour essayer de faire le bien. »

Son auditoire afficha soudain un air perplexe.

« Par rivaliser pour faire le bien, reprit-il, je veux dire entrer en concurrence pour savoir qui a accompli le plus pour la paix et pour le bien de l'humanité. Ce serait, comme disait M. Makiguchi, "une compétition humanitaire" qui contribuerait au bonheur pour soi et pour les autres. Les religions pourraient rivaliser de manière humanitaire sur plusieurs plans : par exemple, à combien de personnes intègres, se consacrant à la paix mondiale, chaque religion peut-elle donner naissance, ou encore dans quelle mesure chacune sait-elle procurer courage et espoir au peuple ?

— Mais, même si la Soka Gakkai désire établir le dialogue, pensez-vous que les autres religions l'accepteront ? demanda un jeune homme.

— Je crois que tout responsable religieux se préoccupant sérieusement de l'avenir de l'humanité acceptera volontiers de discuter avec nous, répondit Shin'ichi.

— Alors, nous allons commencer à dialoguer aussi avec l'Église chrétienne ? intervint Eiji Kawasaki, tout excité.

— Il n'est peut-être pas conseillé de commencer immédiatement, répondit Shin'ichi en riant. Imaginons, par exemple, que M. Eiji Kawasaki, en tant que représentant de la Soka Gakkai en Europe, doive rencontrer le plus important chef religieux du christianisme. Celui-ci ne manquerait pas de lui demander : "Combien comptez-vous de pratiquants en Europe ?" Si M. Kawasaki ne peut répondre que : "Eh bien, nous en avons une dizaine !", alors je doute qu'une discussion ait réellement lieu d'être.

« Pour l'instant, nous devons créer et attendre le moment propice, en accumulant progressivement des preuves concrètes de ce que nous avons accompli en faveur de la paix et de l'humanité.

Pendant ce temps, il faudra aussi que les moines de la Nichiren Shoshu prennent pleinement conscience de leur responsabilité sur le plan religieux à l'égard de la paix mondiale, et qu'ils aient la même prise de conscience que nous.

« Quoi qu'il en soit, nous devons créer un courant en ce sens et mettre définitivement fin aux conflits et aux guerres causés par les différences religieuses. Je suis convaincu que cela constituera, au bout du compte, une mission capitale pour la Soka Gakkai. » ■

Revenir au point de départ

Faire vivre l'esprit des vœux paisibles implique de changer le regard que l'on porte sur les autres.

SOUVENT, lorsque nous pratiquons une religion, nous jugeons les personnes selon qu'elles pratiquent ou non la même que nous. Fréquemment, c'est l'un des premiers filtres que nous appliquons. De manière inconsciente, nous les jugeons alors différentes, et, d'une certaine manière, moins dignes de respect que des pratiquants de notre foi.

Or : « La principale préoccupation du bouddhisme est l'être humain, il s'attache essentiellement à permettre à une personne de comprendre son propre cœur et le sens de sa vie. En regardant avec les yeux du Bouddha et ceux de la Loi, on voit que des personnes, bien que non bouddhistes, manifestent l'état de vie d'un bodhisattva. En revanche, parmi les bouddhistes, on trouve des personnes qui vivent comme des non-bouddhistes (...) qui (...) sont dans les états d'Avidité ou d'Animalité. Le bouddhisme ne se pose pas la question : "Quelle religion cette personne pratique-t-elle ?" mais "Quel est son état de vie ?" »¹

À cet instant, nous pouvons légitimement nous demander comment concilier cet état d'esprit avec les Cinq Critères de comparaison².

En fait, ce n'est pas le problème. Pourquoi ? Nichiren Daishonin nous rappelle, avant tout, que « plus décisive encore que les preuves littérale et théorique est la preuve concrète »³. Du coup, si nous sommes convaincu que notre pratique est la plus élevée, ne devons-nous pas adopter le comportement le plus humain qui soit ? Le reste, alors, n'est plus que littérature et débat d'érudits.

Au-delà des différences religieuses

Le vœu paisible passe ainsi par de vrais dialogues entre religions. C'est un des piliers sur lequel la Soka Gakkai s'est construite. Cet esprit se retrouve d'ailleurs dans la charte édictée en 1995.

Le septième point en est le suivant : « En se fondant sur l'esprit bouddhiste de tolérance, la SGI s'engage à respecter les autres religions, à dialoguer et à œuvrer avec elles à la résolution des problèmes fondamentaux auxquels l'humanité est confrontée. »⁴

La réalisation de la paix mondiale, en instaurant une société respectueuse et apaisée, passe nécessairement par ces dialogues.

Utiliser la sagesse

À l'égard des croyants qui sont encore dans leur famille comme de ceux qui l'ont déjà quittée, il faudra qu'ils cultivent un esprit de grande compassion (...) et se dire : « (...) même si ces gens ne posent aucune question, n'y croient pas et ne comprennent pas ce Sûtra, lorsque j'aurai atteint l'anuttara-samyak-sambhodi, en quelque endroit que je me trouve, je me servirai de mes pouvoirs transcendants et du pouvoir de la sagesse pour les attirer à moi et les inciter à suivre cette Loi. »

SdL-XIV, 201.

« C'est par la voix que s'accomplit l'œuvre du Bouddha »⁵, nous enseigne Nichiren. Dans *La Nouvelle Révolution humaine*, Daisaku Ikeda nous explique ce qui lui semble nécessaire pour instaurer un « dialogue qui transcende les distinctions religieuses. (...) Le plus important est de commencer, en tant que citoyens, en tant qu'êtres humains, par discuter franchement des problèmes d'intérêt général. Et, à partir de là, de construire les bases d'une empathie mutuelle. À cette fin, il est indispensable d'écarter l'idée que l'on peut diviser les individus selon leurs croyances ou leurs appartenances religieuses. (...) Plus qu'un dialogue entre groupes religieux, c'est un dialogue entre les personnes qu'il faut établir. (...) La seule préoccupation de Nichiren Daishonin était de savoir comment apporter le bonheur à tous les êtres humains. Le président Toda a dit, un jour, que la Soka Gakkai devait se distinguer comme une "religion humaine". Le souci de l'être humain devrait toujours constituer la base de toute chose. Agissons toujours avec un cœur aussi large. Il existe une multitude de religions, de peuples et de cultures différents dans le monde d'aujourd'hui. Dans une telle diversité, le seul moyen pour que le genre humain s'unisse en harmonie consiste à revenir au point de départ : notre humanité commune. »⁶ ■

F. DELHAISE-RAMOND

1. D. Ikeda, *La Sagesse du Sûtra du Lotus*, vol 3, p. 27.

2. *Le Bouddhisme de Nichiren Daishonin*, p.195.

3. L&T-VI, 124.

4. L'intégralité de la charte peut être consultée à cette adresse : <http://humanisme.soka-bouddhisme.fr/le-mouvement-bouddhiste-soka/un-mouvement-international-pour-la-paix/111-la-charte-de-la-sgi>

5. L&T-IV, 44.

6. *La Nouvelle Révolution humaine*, vol. 7, pp. 242-243.

Chaque être humain possède une saveur à la fois unique et universelle.



Premiers pas dans la pratique

Commencer à expérimenter le bouddhisme est souvent un moment riche en événements.
Témoignages de deux jeunes pratiquants.

Tadjidine Ahamada :

« Quand on pratique, on n'est plus victime des difficultés »

Cap : Pourquoi as-tu commencé à pratiquer ?

Au départ, quelqu'un m'a parlé des résultats que je pouvais obtenir, mais ce n'est pas ça qui m'a convaincu. C'est de voir que plus je pratiquais, plus j'arrivais à accepter les difficultés dans ma vie, à ne pas être aigri ou déçu. Quand on pratique, on n'est plus victime des difficultés. Les événements prennent une autre couleur.

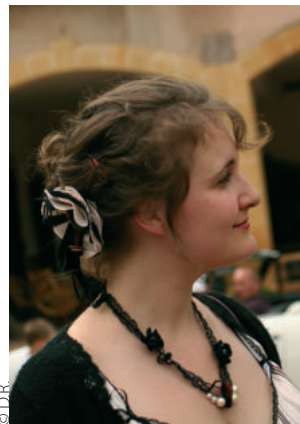
Cap : Que t'a apporté la pratique ?

Je me suis vu grandir. Comme quand un jeune atteint dix-huit ans. On lui dit : « Maintenant tu as la majorité » et il se sent capable d'affronter les épreuves de la vie avec confiance et droiture.

Cap : Tu as récemment reçu le gohonzon. Qu'est-ce que cela change pour toi ?

Cela s'est fait tout seul, car j'étais prêt. J'ai concilié le passé et le présent. Aujourd'hui, prier avec le gohonzon m'« éclaire », m'apporte confiance et sérénité intérieure. Mais cela n'a pas été pour moi un grand changement. C'est comme si c'était quelque chose que j'avais en moi, et que j'ai mis sur un parchemin. J'ai pensé : « C'est normal que j'aie le gohonzon, puisque je pratique le bouddhisme. »

Propos recueillis par N. DELAINE



Charlotte Pisaneschi :

« J'ai commencé à me faire confiance et à me respecter »

Cap : Pourquoi as-tu commencé à pratiquer ?

Je me suis mise à pratiquer il y a presque un an. J'ai toujours été un peu perdue, avec un gros manque de confiance en moi durant mon adolescence et mon enfance. Comme je travaille dans une branche artistique, ce manque de confiance était vraiment un problème. Je doutais tout le temps de moi, de mes

capacités, de mon talent. Cela m'a gâché de nombreuses amitiés et valu des histoires de famille compliquées. Jusqu'aux deux dernières années particulièrement difficiles, où j'ai fui au Canada, seule, pour réfléchir. C'est là où je me suis dit que ce mal-être permanent ne pouvait plus durer et où j'ai commencé à pratiquer avec une amie.

Cap : Que t'a apporté la pratique ?

La pratique bouddhique m'a tout de suite montré que la voie artistique que j'avais choisie était la bonne. Par de petites choses jour après jour, je me suis fortifiée, j'ai rencontré des gens positifs qui me proposaient des amitiés saines. J'ai cru en mon talent de couturière et ai créé une belle collection qui me ressemble. J'ai eu mon certificat, moi qui n'avais jamais fini une école. J'ai commencé à me faire confiance et à me respecter. Et, surtout, j'ai adouci mes relations familiales, notamment avec ma mère, car les relations mère-filles dans la famille sont difficiles, à tel point que ma mère a commencé à pratiquer aussi et qu'elle devait être présente à ma remise de gohonzon.

Cap : Tu as récemment reçu le gohonzon. Qu'est-ce que cela change pour toi ?

C'était une journée très belle, très douce. Les discours des personnes présentes étaient vraiment beaux et motivants, et tous ces sourires, voilà qui fait un bien fou !

Ma mère malheureusement n'a pas pu venir, car elle était très malade chez elle, hasard, ce jour-là était le jour de la mort de sa mère à elle. Mais j'ai senti une vraie communication entre elle et moi toute la journée, et, le soir, nous nous sommes téléphoné et notre relation avait changé. Notre façon de nous parler aussi. Il y avait de la tendresse et, rien que pour cela, j'étais mille fois reconnaissante.

Propos recueillis par Ph. CHEHERE



Journal de jeunesse de Daisaku Ikeda

Lundi 30 décembre 1957.

Beau temps.

Suis resté à la maison toute la journée. Ai lu un livre l'après-midi. Ai aussi lu le Goshō.

À 18 heures, ai rendu visite à I. chez qui les responsables de la jeunesse et leurs épouses s'étaient réunis. Nous avons parlé jusqu'à tard. Sur le chemin du retour, me suis arrêté à Shinjuku avec ma femme pour faire des emplettes, pour les décorations du Nouvel An.

Mardi 31 décembre 1957.

Un adieu éternel à ma vingt-neuvième année. Puissé-je vivre glorieusement ma trentaine ! Cette année a été difficile. Cela aurait pu être une bataille perdue.

En cette année qui commence, je vais résolument gagner et prendre un nouveau départ vers une vie splendide. Adieu, 1957 ! Comme toujours, le mont Fuji demeure inébranlable contre le vent âpre.

« La paix, ce n'est pas un mot,
c'est un comportement.
Notre comportement et nos actions
sont les nourritures de l'amitié.
Ils favorisent la solidarité. Un vainqueur
est celui dont les actions sont positives. »

Daisaku Ikeda, D&E - juillet - août 2010, 34.



CAP SUR LA PAIX : Hebdomadaire édité par l'ACEP, 23 rue Louis-Le-grand, 75002 Paris • **Courrier des lecteurs** (sauf abonnements) : ACEP Cap sur la Paix, 17 rue de la Citadelle, BP 6, 94111 Arcueil Cedex - Tel : 01 49 69 93 60 - Courriel : cap_lecteurs@yahoo.fr • **Service abonnements** : ACEP, Cap sur la Paix, 17 rue de la Citadelle, BP 6, 94111 Arcueil Cedex - Tel : 01 49 69 93 60 - Courriel : abonnement@acep-france.fr • **FONDATEUR DE LA PUBLICATION** : E. YAMAZAKI • **DIRECTRICE DE LA PUBLICATION** : F. GRAC • **RÉDACTEUR EN CHEF** : B. ROSSIGNOL • **CONSEILLERS DE RÉDACTION** : M. YANO, N. CHIBA, F. OLIYA • **SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE RÉDACTION** : L. ESPINOSA • **COORDINATION DE LA RÉDACTION** : Ph. CHEHERE, S. MOTLIK, F. VAN • **RÉDACTEURS** : Ph. CHEHERE, N. DELAINE, F. DELHAISE-RAMOND, C. GOUIN, H. SOMRIT • **TRADUCTION NRH** : V. T. OKADA, C. THOMAS • **TRADUCTION JJ** : J. DUBOIS • **CORRECTEUR** : M. DAGUET • **MAQUETTISTES** : A. POLETTE
Imprimé en France par : Advence - 73, rue de l'Evangile - 75018 PARIS. • **Dépôt légal** : Août 2010. **Tous droits de reproduction réservés.**
Les articles signés n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs. ISSN 1271 - 2981

